

Jean-Pierre Coutard

Le vieil « internalisme » et le nouvel « interactionnisme » : comment dépasser ces deux visions du *soi*

Identité substantielle et continuité interactive

MM. Pradeu et Carosella ont mené depuis quelques années des recherches tout à fait intéressantes sur la notion d'« identité », aux confins de l'immunologie et de la philosophie¹. Ils ont proposé notamment² à notre réflexion de substituer à une vision « internaliste » du *soi* une vision « interactionniste ». Qu'en est-il exactement ? L'interrogation se déploie dans le champ de l'immunologie : qu'est-ce qui fait qu'un organisme déclenche ou non une réaction de rejet (d'une bactérie, d'un parasite ou encore d'un tissu greffé), autrement dit, si l'on admet que le processus immunitaire permette de définir ce que l'on pourrait nommer le « domaine du soi », qu'est-ce donc qui détermine le « soi » ? La vision « internaliste » du soi (ce que les auteurs précités nomment *stricto sensu* « l'hypothèse du soi ») consiste à penser que ce qui détermine le soi, autrement dit le fondement de *ce qu'est* un être vivant, c'est-à-dire ce qui fait qu'il est « par soi » (*per se*), c'est une certaine réalité substantielle, une identité qui se tient fermement sur elle-même face à l'*aliud*, et qui se clôt sur elle-même en rejetant comme intrus tout ce qui ne vient pas d'elle-même (« de son propre fonds », comme le disait Leibniz). Cela signifie que, dans cette hypothèse, le critère déterminant du processus immunitaire est celui de l'origine, à savoir un « domaine interne » auquel s'oppose le caractère exogène de la cible de la réaction immunitaire : le *soi* exclut ce qui vient d'ailleurs, ce qui lui est étranger, ce qui sort de son domaine interne. La vision « interactionniste » des phénomènes immunologiques et du soi qui les soutient serait différente en cela qu'elle comprend l'identité du soi comme une *continuité de processus interactifs*, continuité spatio-temporelle que les motifs antigéniques viendraient rompre en déclenchant ainsi les comportements immunitaires : cette vision serait plus appropriée à la réalité phénoménale telle que la science expérimentale du vivant l'a découverte depuis une vingtaine d'années, à savoir le fait que la réponse

¹ Voir Pradeu et Carosella, *L'identité ? Soi et non-soi, individu et personne*, Paris, 2006 ; Thomas Pradeu, *L'identité, la part de l'autre. Immunologie et philosophie*, Paris, 2010.

² Voir *L'identité ? Soi et non-soi, individu et personne*, notamment *Introduction* et *L'identité en immunologie, soi ou continuité*, pp.47-58.

immunitaire n'est déclenchée qu'en cas de « forte discontinuité des interactions entre les récepteurs de l'immunité et les motifs antigéniques auxquels ils réagissent (qu'ils soient exogènes ou endogènes) »³, due au caractère « inhabituel » du motif, à sa forte quantité, à la pluralité des signaux perçus, à la nature des signaux (stress, pro-inflammation). En adéquation avec ces observations, la théorie interactionniste soutient que le *soi* exclut ce qui rompt la cohérence du système d'échanges entre l'organisme et son milieu interne ou externe. Nous ne contestons nullement le caractère opérationnel de cette vision, autrement dit son utilité méthodologique : il importe néanmoins de l'approfondir pour en examiner les limites, plus exactement les risques et les opportunités.

Si l'on en croit les auteurs⁴, la vision « internaliste » serait héritée de la monade leibnizienne. Il n'est pas faux de dire cela en précisant, comme les auteurs le font, que « l'identité d'un être se comprend, chez Leibniz, par auto-déploiement de potentialités toujours déjà présentes »⁵ : c'est en ce sens qu'il faut comprendre l'« internité » de la monade selon Leibniz. Nous avons tenté dans un ouvrage intitulé « *Le vivant chez Leibniz* »⁶ de montrer comment c'est le fondement onto-théologique qui étaye cette vision dans laquelle la monade se clôt sur sa « notion » : l'autonomie devient autarcie et fermeture, chaque puissance interactive n'étant plus qu'un simple terme d'une « correspondance » ou « entr'expression » universelle harmonisée par la puissance divine, tout ce qui se forme n'étant que le déploiement (dépliage et repliage) d'un « préformé » *ab initio creationis*. Il faut néanmoins être prudent et ne pas oublier « le meilleur » de Leibniz, à savoir deux perspectives essentielles.

La première consiste en cette idée qui, débarrassée de toute la doctrine augustinienne des « raisons séminales »⁷, est à la source de toute la conception moderne de l'être vivant : celle d'un organisme ou « substance composée » conçue comme *loi interne de développement* par laquelle s'exprime une puissance de changement ou *dynamis* ; notons toutefois que le dogmatisme (hérité du dualisme cartésien comme le montre fort bien Jonas) sur lequel la science moderne s'est arc-boutée, lui a fait oublier le corollaire leibnizien de cette idée, à savoir que la simple matière ne saurait posséder par elle-même une telle *dynamis* et qu'il faut y voir une puissance active irréductible à cette matière.

La seconde perspective repose sur l'idée qu'une « substance composée » ou organisme est un système de correspondances ou d'« échos » (Leibniz ne pouvait pas dire « d'interactions » étant donné « son petit système ») entre des « monades », c'est-à-dire avant tout entre des *unités perceptives* (de « signaux ») et *appétitives* (de cibles) : il y a là quelque chose d'essentiel qu'il ne faut pas manquer, par delà la fermeture substantielle et le statisme *ab initio creationis* du système leibnizien : en effet, la nécessité de poser des monades tient à celle de trouver, par delà la composition des agrégats plus ou moins structurés, des unités indivisibles (les *monades*) se suffisant à elles-mêmes dans leur pouvoir d'organisation ou d'administration, constituant chacune un *unum per se* en tant que *proton dektikon activitatis* doté d'une « puissance primitive active » de

³ Ibid. p.52.

⁴ p.55.

⁵ ibid.

⁶ Paris, 2007.

⁷ Doctrine qui est à l'origine de la conception préformationniste dont, hélas, Leibniz ne put jamais vraiment se libérer.

percevoir (d'informer un réel qui fait signe) et de *désirer* (de tendre vers ce qui convient le mieux à sa puissance d'agir), autrement dit de *faire du sens*.

Leibniz place ainsi la *signification* (l'acte de donner du sens) au centre du *soi* monadique et en cela il pose bien le fondement de cette « cohérence » dont nous parlions comme principe constitutif du « domaine du soi ». La position de la monade répond à cette exigence-là : celle d'affirmer une source active par laquelle une unité de vie s'affirme en tant que telle, comme appétitivo-perceptive, donneuse de sens. Cette exigence est celle qui nous préserve de tomber dans l'hypothèse diamétralement opposée à celle de l'internalisme, à savoir une vision « externaliste » du soi, au sens où celui-ci serait dissout dans un simple système de phénomènes comme autant de termes d'une simple correspondance spatio-temporelle (satisfaisant la forme de notre propre système perceptif et les règles de notre propre entendement⁸). Il faut nous garder d'une perspective dans laquelle le *soi* serait seulement le profil cohérent et continu d'un système purement relationnel dans lequel la limite entre soi et non-soi passerait par les simples variations du champ spatio-temporel (dont le prototype pourrait être le relief montagneux de l'espace-temps dans la physique relativiste généralisé d'Einstein), où le *soi* ne serait plus un « par soi » (*unum per se*) mais simplement une variable vérifiant une certaine équation ou relation entre deux ou plusieurs phénomènes⁹. C'est justement parce que, là où il y a unité de vie, il est question de perception de la nature ou qualité d'un signal et de son enjeu pour cette unité, autrement dit de *signification*, que l'on ne peut faire l'économie du centre de force, de la source de puissance active que constitue la « monade », par delà les phénomènes des processus et mouvements relationnels. Pour en revenir à ce fondement, sans pour autant tomber dans l'internalisme statique et préformationniste du vieux « soi », il faut accepter de reconnaître que cette puissance appétitivo-perceptive est essentiellement la mise en œuvre d'une *dynamis*, capacité de changement en laquelle « ce qui est par soi » trouve le seul principe constitutif de son identité : c'est en quelque sorte accepter le devenir héraclitéen sans en faire un simple « tout passe, rien n'est stable » (auquel Platon opposait « ce qui demeure toujours semblablement ») mais au contraire en y voyant cette *finitude dynamique* constitutive de notre seul fondement ontologique : *le soi est un être en flux donnant du sens*¹⁰. A partir de là nous ouvrirons le champ d'une autre vision reposant sur deux orientations majeures.

Singularité et optimisation

La première est que, sans faire du *soi* ce qui s'exprime comme ignorance de l'autre ou comme refus de l'autre ou séparation (il faudrait même dire « sécession ») d'avec l'autre, on peut néanmoins entrevoir le *soi* comme une dynamique de *différenciation*, la recherche d'une *singularité maximale*, sous

⁸ Jonas revendique ainsi l'intériorité autonome (mais non fermée ou isolée) et concrètement éprouvée, en opposition à une vision phénoménaliste (enracinée dans le transcendantalisme kantien) de la causalité.

⁹ Nous avons tenté dans *De la singularité du vivant* de montrer en quoi la vision de G. Simondon (« l'être est relation ») ou de F. Varela (« système autopoïétique ») présentait le risque de cette mésentente.

¹⁰ Nous développons cette idée dans la première partie d'un ouvrage intitulé *Le soi, le temps et l'autre* (à paraître).

contrainte bien sûr des nécessités de l'interdépendance et de la congruence dont les formes phylétiques établissent les fondements. Mais cette perspective ne prend tout son sens qu'éclairée par la seconde plus fondamentale, qui est la suivante : s'il est vrai, comme le disent les auteurs de l'article, que « penser l'organisme selon les modalités de l'origine et de la préservation conduit à des difficultés, voire à des erreurs »¹¹ et que « penser l'identité diachronique (l'ipséité) sur le mode du maintien à l'identique (conservation de l'intégrité) ne permet pas de comprendre... »¹², alors il faut peut-être tenter l'aventure de plonger en eaux profondes, à savoir de penser cette dynamique, par laquelle un *soi* dure à travers son changement, comme un *Désir*, celui non pas de se conserver ou de se préserver dans son identité « déjà présente » mais *de s'élever, de croître, d'augmenter sa puissance de percevoir et d'agir*¹³, autrement dit d'étendre ou de renforcer son « domaine » (là où il est maître – *dominus* -). Ce « domaine » ne doit pas être celui d'un repliement sur ce qui devrait être maintenu à l'identique, inaltérable, mais au contraire celui d'un *flux toujours ouvert, organisant l'altérité*. Alors que tous les processus identitaires qui sont attachés à la définition de l'espèce et à l'évolution phylogénétique ont pour finalité l'autoconservation ou l'auto-préservation (ce que Darwin a résumé sous le terme de « lutte pour la survie ») par concurrence (lutte contre l'autre pour s'en préserver), ce désir de croissance ou d'optimisation serait celui d'un *individu* organique qui cherche à affirmer sa *meilleure différence* : en cela l'identité, sans se clore sur elle-même, serait bien *singularité* dynamique expansive recherchant dans l'*autre* ce qui est le plus favorable à sa croissance¹⁴, et c'est ce « favorable » à son optimisation qui serait le principe fondateur d'un domaine du *soi*.

¹¹ pp.56-57.

¹² p.57. Cela signifie que le vieux modèle hérité du platonisme et du christianisme est inadéquat.

¹³ Nous développons cette idée d'un *Désir* fondamental en toute unité de vie selon une infinité de degrés et de formes dans deux ouvrages : *Le vivant chez Leibniz* (voir note 6 ci-dessus) et *De la singularité*, Paris, 2010. Nous continuons ce développement dans l'ouvrage à paraître (voir note 10 ci-dessus), deuxième partie.

¹⁴ De ce point de vue, il nous paraît important de suivre avec attention les nouvelles réflexions qui sont menées autour de la notion de « solidarité » ou de « complémentarité » au sein du vivant, en refusant ainsi d'admettre la toute-puissance du principe darwinien de « concurrence ».